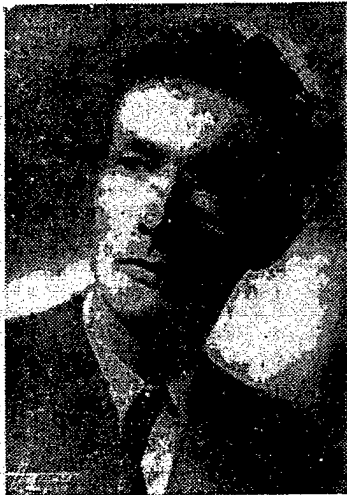


**LE THÉÂTRE**  
PAR  
Marc BEIGBEDER

25 oct - 47  
Temps Présent — **AVEC**  
**OU SANS BARRAULT**

Il fallait que Jean-Louis Barrault soit sorti de la Comédie-Française, ou qu'il la dirigeât. Il en est sorti, puisque l'on a eu peur de le prendre comme chef. Je ne sais s'il en profitera à la Comédie-Française, qui pourra, à la rigueur, trouver un ersatz à l'acteur, mais ne retrouvera pas de sitôt le metteur en scène et l'animateur. Pour lui, l'opération est entier bénéfice, et il a mis fin aux craintes de ceux qui redoutaient qu'il n'enlisât l'audace de ses débuts, et qui avaient peine à démêler, dans un *SOULIER DE SATIN* porté en style Châtelet, le réalisateur de *LA FAIM* et de *NUMANCE*, dont les erreurs mêmes étaient autant d'assauts féconds.

Rendu à une totale liberté, Barrault monte *HAMLET*, qui restera



(Photo d'Harcourt.)

Jean-Louis BARRAULT

sans doute, et de beaucoup, le premier spectacle de la saison. Le plus grand éloge qu'on puisse faire d'un interprète, c'est de dire que l'on ne saurait plus concevoir le rôle sans lui. Oui, Barrault EST Hamlet. Est-ce sa pratique du mime ? Celle du cinéma ? Il est curieux de voir comment ce comédien n'est marqué d'aucune de ces traces de l'éducation classique, qui empêchent presque toujours nos meilleurs acteurs d'entrer à l'aise dans le naturel et la variété de tons de Shakespeare. Lui seul, grâce à sa mobilité unique, peut prouetter aussi spontanément du grave au léger, prononcer les passages sacramentels sans pointe déclamatoire. Et il a donné à l'œuvre, aidé par de sobres décors d'André Masson, ce rythme qu'il avait déjà su trouver pour *ANTOINE ET CLEOPATRE* : une rapidité et une aisance extrême dans les changements qui font qu'à aucun moment nous n'attendons ni ne souffrons d'attendre, ou plutôt

qui ne nous sortent pas de notre état d'attente. Ayant choisi lui-même, cette fois, les interprètes, il les a bien choisis : on pourrait dire seulement que Jean Dessailly, qui joue le fidèle Horatio, est, malgré son charme, d'une physionomie trop jeune par rapport à lui, alors qu'il serait tenu plutôt de paraître son vétéran ; on pourrait, surtout, trouver que Pierre Renoir est entré sans grande conviction dans le rôle du roi incestueux Claudius ; son physique est impeccable, mais le jeu de cet excellent acteur, pour aujourd'hui, a la froideur d'une marionnette. Aucune critique, par contre, ne saurait être faite à Jacqueline Bouvier, dont l'interprétation de la folie d'Ophélie est une merveille de grâce et d'intelligence. Le rôle du bavard Polonius est tenu superbement par André Brunot, et Georges Le Roy fait un excellent spectre. On ne pouvait demander plus à Marie-Hélène Dasté que d'être identique à elle-même, fort heureusement le rôle tombe parfaitement dans son jeu monocorde. Le reste, si l'on excepte la verte silhouette de Beauchamp — qui interprète successivement le fossoyeur et le roi comédien — et le jeu peut-être un peu « jeune », mais plein d'allant, de Roger Rudel (Laërte), le reste est sans histoire : c'est-à-dire que l'histoire en appartient au metteur en scène Barrault, qui a tout réglé de telle façon que la toile est sans accroc et que le moindre figurant ne fournit pas une occasion de chute. Je pense, enfin, que cette traduction, où la générale fidélité de Gide a pu recréer tant d'images, et sauter sans effort, elle aussi, du familier au sublime, est la première à nous faire toucher au modèle, encore que, naturellement, rien ne puisse jamais rendre, au moins pour les

parties lyriques et tragiques, le souffle, la poésie, le vers intransplantable du texte original.

• 36